



*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée N<sup>o</sup> 25.*

*Robe de tulle garnie de tulle et de rouleaux de satin et d'un Bouquet de Roses. Coiffure ornée de gaze et de fleurs de l'invention de M<sup>r</sup>. Boucheron. Rue Vivienne N<sup>o</sup> 12.*



PETIT  
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois,  
dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. idem pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-libr. du Journal, rue  
St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
MODES.

LES *Tarentins* n'étaient rien auprès des Français, disait un de nos flegmatiques voisins d'outre-mer, à une jeune dame qui se trouvait placée près de lui, au cercle de M. le duc de R.... La jeune dame, qui attendait impatiemment l'heure où le bal devait s'ouvrir, ne se souciait nullement d'entamer une dissertation sérieuse, surtout en ce moment où l'orchestre donnait le signal tant désiré, et faisait entendre l'accord harmonieux qui sert d'appel aux danseurs. D'ailleurs, disons-le,

notre jeune dame n'avait pas très-bien compris tout le mérite de l'application ; on peut être une très-aimable femme et ne pas savoir que les Tarentins étaient le peuple le plus gai de la terre ; qu'à peine entré dans la vie , un Tarentin commençait par rire aux éclats , et que son dernier soupir s'exhalait au travers d'un sourire , qui venait encore effleurer ses lèvres décolorées. La jolie dame ignorait tout cela : aussi ne répondit-elle rien à la grave interpellation du triste *baronnet*.

Il est bien certain que la constante gaité des Français , gaité que l'on pourrait qualifier d'opiniâtre , puisqu'elle ne les a jamais abandonnés , même au milieu des orages qui depuis trente ans ont frappé sur eux , doit être toujours un nouveau sujet d'étonnement et d'envie pour les autres nations , et surtout pour ces gens méthodiques qui ne se livrent à la joie qu'à des époques précises , et consultent leur calendrier pour savoir s'il a marqué pour eux l'heure du plaisir : les aimables Français , au contraire , cherchent toujours et trouvent partout le plaisir qu'ils idolâtrèrent. Pour eux , il n'existe ni *tems* , ni *lieu* , ni *unité* ; pourvu qu'ils s'amuse , *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles*. Qu'on les appelle légers , frivoles , etc. , que leur importe ; ils sont heureux.

C'est sans doute par suite de cette aimable disposition d'esprit que , depuis quelques années , nous ne voyons plus finir le carnaval au *mardi-gras* , mais bien seulement à la dernière semaine du carême. Les bals et les fêtes se succèdent encore aujourd'hui , et sont plus brillans que jamais. Si les toilettes de ville souffrent un peu de l'uniformité où les réduit l'inconstante déesse qui ne prodigue en cet instant ses faveurs , et ne fait naître de sublimes inspirations qu'aux jeunes disciples de Terpsicore ; en revanche celles-ci ont eu beaucoup à se louer des charmans caprices de l'aimable divinité. C'est le génie de la mode qui a guidé nos jolies danseuses , et leur a fait imaginer mille moyens pour disposer avec goût ces légers tissus dont elles entourent leurs formes gracieuses ; c'est encore la mode qui dirige l'art qu'elles emploient dans l'arrangement de ces fleurs qu'elles entrelacent en cent manières entre les boucles et les tresses de leurs cheveux , et dont l'éclat rivalise avec la fraîcheur de leurs jolis visages. Bien que nous ayons déjà présenté différens costumes de bal , nous avons cédé au désir d'offrir encore un dernier modèle d'élé-



gance et de simplicité; d'ailleurs, ces coiffures délicieuses qui se composent aujourd'hui d'un seul bout de gaze et de quelques fleurs détachées, pourront encore être long tems de mise lors même qu'on aura cessé de les adopter comme coiffures de bal.

La gaze gaufrée prend décidément faveur; rien de plus frais et de plus léger que les chapeaux dont les ornemens se composent avec cette gaze: mais en les portant il faut dire adieu au plaisir de jouir d'une belle journée, et surtout à respirer l'air pur d'une soirée de printems; rien de moins *poétique* que ces jolis chapeaux, le plus léger *zéphir*, quelques gouttes d'une *douce rosée* suffisent pour flétrir à jamais tout le charme de cette parure. Nous avons vu un de ces chapeaux, qui ne peuvent durer qu'autant que *vivent les roses*, l'espace d'un instant: la passe en était en satin blanc, la doublure, en rose tendre, se trouvait entièrement recouverte par une large blonde, un peu tuyautée, et dont le bord venait former une petite ruche autour de la passe; le fond du chapeau était garni de coques en gaze gaufrée blanche; au travers de ces coques on apercevait une teinte rosée; sans doute on avait prévu que la fragilité de leur composition nécessitait des mesures de prudence, et nous avons supposé qu'une gaze rose plus solide était placée dans ces coques pour leur servir de support en cas d'accident.

Nos jeunes abonnées ont-elles sous leurs yeux quelques portraits de leurs trisaïeules? Eh bien! qu'elles examinent attentivement la pose et la forme du *parfait-contement*, sorte de nœud qui se trouvera sans doute placé sur le devant du corsage d'une de leurs ancêtres; qu'elles imitent entièrement ce modèle, et elles seront certaines de suivre la mode, qui veut à présent que l'on mette une grosse *rosette* en ruban sur le milieu de la poitrine, et même quelquefois deux autres nœuds auprès des épaules.

Pour peu que cela continue, le bras d'une femme à la mode ressemblera à celui d'un chevalier du douzième siècle, avec la différence qu'au lieu d'un *brassard* en acier, nos élégantes n'arment leurs jolis bras que d'une vingtaine de rangs de chaînes en filagramme; ces brasselets, de deux à trois pouces de largeur, se fixent par des attaches en émeraudes, ou si l'on veut, en diamans.

Les maîtresses de maison, qui doivent toujours afficher une grande simplicité de mise, dans la délicate intention de faire mieux ressortir l'élégance des femmes qu'elles vont recevoir, ont adopté pour leurs jours de soirées, des petits bonnets en gaze de couleur; nous en avons vu un charmant en gaze bleue, la passe était un peu à la *Marie Stuart*, et le fond presque entièrement couvert de coques en rubans bleus, qui, par leur disposition, approchaient de la forme des *barettes*.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

---

### LE MAÎTRE D'HOTEL FRANÇAIS;

Par Antonin CARÈME (1).

LES premiers peuples du monde, qui étaient moins exposés aux maladies que les peuples modernes, ne connaissaient pas l'art de la cuisine. Du lait, des fruits, des légumes, auxquels succédèrent des viandes bouillies et rôties, satisfaisaient leur appétit. Mais insensiblement le dégoût naquit de l'uniformité des mets; des expériences amenèrent la sensualité, et l'on parvint à faire un art de l'action la plus naturelle.

La délicatesse des tables, portée par les Perses chez les Grecs, s'introduisit à Rome avec de tels raffinemens, que Sénèque et Tite-Live s'élevèrent contre cette luxure de bonne-chère, poussée au plus haut période de corruption. Héritiers des débris de la cuisine romaine, les Italiens firent connaître en France cette branche de luxe. Mais plus féconds et mieux inspirés que nos poètes contemporains, serviles imitateurs d'Homère et de Virgile, les cuisiniers modernes ont surpassé et fait oublier leurs célèbres devanciers. Quelle serait en effet la surprise de ce Romain à qui Marc-Antoine donna une ville pour récompense d'un dîner qu'il lui avait servi aux premiers tems de ses amours avec Cléopâtre, s'il venait à ressusciter au milieu des habiles hommes de nos jours, en

---

(1) Deux gros volumes in-8. Chez Didot.



qui la noblesse met sa confiance, à qui elle écrit avec amitié, et dont la recommandation seule vaut une réputation ?

J'extrait de l'ouvrage que j'ai sous les yeux cet éloge flatteur de nos artistes en cuisine, adressé par l'auteur à MM. Robert, qu'il nomme les *Conservateurs du feu sacré de la cuisine nationale* pendant les désordres de la révolution. M. Antonin Carême, que je n'hésite pas à proclamer le Quintilien de la cuisine française, a déjà enrichi les bibliothèques des gourmands du *Pâtissier Parisien* et du *Pâtissier Pittoresque*, œuvres d'un goût délicat et fin. Mais ces titres à l'admiration et à la reconnaissance des sensuels ne suffisant pas à sa noble ambition, il a publié le *Maître d'Hôtel Français*, qu'on peut regarder comme la prosodie de l'art culinaire.

Cet ouvrage, fort de deux énormes volumes, ornés de planches d'une belle exécution, est divisé en cinq traités qui renferment des considérations du meilleur goût sur l'ordonnance des menus, et des développemens assaisonnés d'observations piquantes sur les sauces. M. Carême s'est formé à l'école des grands maîtres. Il fit ses premières sauces sous MM. Richaut, fameux sauciers de la maison de Condé. Il acquit, sous M. Lasne, la connaissance de la belle partie du froid, et MM. Robert lui enseignèrent l'élégance de la cuisine. M. Carême est Français; son amour pour la patrie mérite de grands éloges. Il dédaigna l'or qu'on lui offrit sur les bords de la Newa, et celui qu'on déposa à ses pieds aux rives du Danube et de la Tamise, où l'on voulait fixer son génie. Ce noble et bien rare désintéressement, et un malaise qu'il éprouvait à l'étranger, le ramenèrent en France. Si je l'en crois, ses excursions lointaines avaient un but éminemment patriotique : celui d'agrandir les ressources de la cuisine nationale. En admettant cette opinion, on sera forcé de convenir avec moi qu'un habile cuisinier n'est pas moins utile à son pays qu'un judicieux législateur. Les foyers de Comus sont aussi régis par des lois, et le livre de M. Carême présente les cinq codes du potage, de l'entrée, du rôti, de l'entremets et du dessert. En tête de ce précieux ouvrage, devraient être gravés, en lettres d'or, ces deux mots tant prodigués de nos jours : *utile dulci*.

A l'exemple de Voltaire, l'auteur du *Maître d'Hôtel Français* censure avec amertume la manie de donner à diffé-

rens mets des noms que réprouve le bon goût. « Assuré-  
 » ment, s'écrie-t-il transporté d'une noble indignation ,  
 » voilà qui est ingénieux d'avoir placé le *filet de bœuf en ta-*  
 » *lons de bottes* et le *filet de faisan en semelles* ! Il en est de  
 » même des *potages à la jambe de bois*, auxquels on peut  
 » ajouter la *culotte de bœuf*, le *veau roulé en crottes d'âne*,  
 » les *culs d'artichauts* et les *pets-de-none glacés*, etc. »

Praticien consommé dans cet art flatteur que Montaigne définit si naïvement la *science de la gueule*, M. Carême est encore un écrivain fort agréable. Son livre, dont le style a quelques légères teintes de romantique, fourmille de pensées ingénieuses et vraies, de la force de celle-ci :

« Rien n'est plus utile pour un grand personnage que de conserver sa santé et sa vie. »

En résumé, le *Maître d'Hôtel Français* est une production fort remarquable : le succès en doit être européen.

Je garantis à l'auteur une centième édition, si la centième partie seulement des amateurs de bonne chère achète un exemplaire de son ouvrage, destiné à passer à la postérité la plus reculée.

Le cousin PINSON.

## AVIS.

QUOIQUE M. Carême prétende avoir préservé de la goutte feu le roi d'Angleterre, par la préparation particulière de ses sauces, nous osons douter de ses connaissances hygiéniques, et nous indiquons à nos lectrices un établissement où elles trouveront des ressources plus efficaces pour la santé, que celle de l'art culinaire.

M<sup>me</sup>. E. Arrivée a ouvert rue Montmartre, n°. 154, presque en face la Bourse, un Dépôt d'Eaux Minérales naturelles, l'un des mieux assortis de la capitale, et où elles peuvent être certaines de trouver des Eaux véritablement naturelles.

Elle tient également un Dépôt des Produits de la fabrique Mail et Acloque, ainsi qu'une infinité de Comestibles et de Produits chimiques qui intéressent à la fois les gourmets, les malades et les convalescens. Cet Établissement se recommande de lui-même à la bienveillance du public.



## THEATRES.

## PANORAMA - DRAMATIQUE.

Première représentation de *la Main de Bois*, mélodrame en trois actes.

La toile se lève : on voit tous les apprêts d'une fête. Le receveur Perrello va marier sa fille Léonore au jeune époux que son cœur a choisi. Tous les conviés arrivent sur la scène ; mais les *gens de la noce* auraient bien mieux fait de *rester chez eux*. Sur la route ils ont été dévalisés par des voleurs. Un M. Cazeli arrive : il vient prendre possession d'un château dont la mort de son père le rend héritier. M. Cazeli n'a pas toujours été un très-bon sujet ; il s'est enfui très-jeune de la maison paternelle, et depuis on n'avait plus entendu parler de lui ; mais il devenait propriétaire d'un beau château : on devait le croire riche. Partant de là, il devenait un voisin fort recommandable. Aussi le bon Perrello s'empressa-t-il de l'inviter aux noces de sa fille.

La fête commence ; mais, au milieu des danses et de la joie générale, des cris d'alarmes se font entendre : le bal est interrompu. On apprend qu'on vient d'enlever la caisse du receveur, contenant 50,000 piastres. Perrello est au désespoir ; il devait effectuer son versement le lendemain. On va suspecter sa probité. Ce fatal événement répandra le déshonneur sur ses vieux jours... Douleur universelle. Cazeli paraît la partager. Il propose à Perrello de lui donner les 50,000 piastres ; mais à la condition de devenir son gendre. La réputation de l'honnête receveur peut être sauvée ! Cependant ce bon père ne peut consentir à sacrifier le bonheur de sa fille, qui aime tendrement son fiancé Eugène. Il préfère s'exposer à tous les dangers de sa position, et refuse la proposition de Cazeli. Celui-ci se retire. Léonore rivalise alors de tendresse et de dévouement. Exaltée par un sentiment d'amour filial, elle court se présenter au château de Cazeli, et vient s'offrir elle-même en holocauste au maître du château. Au même instant des brigands arrivent chez Cazeli ; ils veulent le forcer à leur compter 30,000 piastres. Cazeli cherche à temporiser avec ces *Messieurs*, qui paraissent satisfaits de ses promesses. Les brigands se retirent, et Cazeli s'occupe à trouver les moyens de fuir avec Léonore. Mais la jeune fille le conjure de ne pas l'éloigner de son père. Cazeli résiste à ses prières. Léonore redouble ses instances : elle



embrasse ses genoux, s'attache à lui, saisit une de ses mains... Ciel! quel est son effroi! c'est une main de bois qu'elle presse entre ses doigts délicats!... Elle tombe anéantie. « Oui, c'est moi, lui dit le cruel Cazeli, le moment de la vengeance est arrivé; désormais tu es destinée à partager ma honte et mes dangers... » Il veut forcer Léonore à suivre ses pas; il l'entraîne avec violence... *Pif, paf*, des coups de fusil se font entendre. Le château est investi de tous côtés; les brigands sont arrêtés; Cazeli est tué dans la mêlée. Léonore est rendue à son amant qui était venu la délivrer. La cassette du vieux père se retrouve, et tout le monde est content, excepté pourtant le public qui n'a pas accueilli très-favorablement cette nouveauté.

Comme cette *main de bois* joue le rôle important de la pièce, il est nécessaire de donner une petite notice historique sur son origine. On saura donc que dix ans plutôt il s'était passé un horrible événement: Un voleur avait cherché à pénétrer dans la maison du receveur Perrello; mais, au moment où il portait la main sur une croisée qui lui servait d'appui pour l'escalade qu'il projetait, une grosse corde le saisit au poignet: il se débat en vain; le voilà suspendu et forcé d'attendre sa délivrance de l'humanité de ceux qui pourront avoir pitié d'un brigand. Ses affidés avaient fui. La jeune Léonore qui à l'âge de dix ans venait d'exécuter un tour de force admirable, car c'était cet enfant qui avait si bien garrotté le voleur, approche de Cazeli: il implore sa compassion. L'enfant hésite, mais finit par se sauver. Petrino, un des compagnons de Cazeli, arrive; et, pour éviter à son ami le désagrément d'être pendu par un autre endroit si on venait à le surprendre sur le fait, Petrino ne pouvant détacher ce nouveau nœud gordien, à l'exemple d'Alexandre, il tranche la difficulté par un coup de sabre, et rend à Cazeli le service de lui abattre le poignet qui le retenait en captivité. Tous deux s'enfuient au loin, et le lendemain on ne trouva plus qu'une main ensanglantée, qui fut remplacée par la main de bois dont il est ici question.

Le public est porté à accueillir avec bienveillance les efforts du Panorama-Dramatique, qui lui offre souvent des nouveautés agréables; mais il est dans ses intérêts d'être un peu plus sévère dans son choix. Encore quelques rapsodies comme *la Main de Bois*, et il pourrait courir le danger de ne plus trouver que des *visages de bois* au lieu de spectateurs.

*A ce Numéro est jointe la planche 119.*